

Une vie vertueuse

**Introduction à la vie vertueuse:
Guide à l'intention des hommes**

Dr. James H. Toner

Rédacteur en chef
P John A. Farren, o.p.
Directeur du Service d'information catholique
Conseil suprême des Chevaliers de Colomb

Nihil obstat
M. l'abbé J. Alex Sherlock
Censor librorum

Imprimatur
Mgr Oscar H. Lipscomb
Archevêque de Mobile, Alabama
28 janvier 2002

Copyright © 2002 Le conseil suprême des Chevaliers de Colomb.
Reproduction interdite.

Les citations du Catéchisme de l'Église catholique dans la version française présentée sur le site Internet du Vatican, www.vatican.va.

Les citations de l'Écriture sainte sont extraites de la version La Bible, traduction officielle de la liturgie, présentée sur le site Internet des évêques de France.

Couverture: © Bill Wittman

Cet ouvrage est protégé. Toute méthode de reproduction, de représentation ou d'indexage et d'archivage, intégrale ou partielle, sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit, est interdite sans la permission écrite de l'éditeur. Communiquer avec

Conseil suprême des Chevaliers de Colomb
1 Columbus Plaza
New Haven CT 06521-1971 USA

Imprimé aux États-Unis d'Amérique

AU SUJET DE LA SÉRIE ST. JOSEPH

La série de livrets St. Joseph fait partie d'un nouveau programme des Chevaliers de Colomb, pour les hommes. On l'appelle « Des pères pour faire le bien » Les sujets de cette série vont de la prière, des vertus masculines, des exemples de sainteté, jusqu'aux conseils pratiques pour les pères d'aujourd'hui. L'objectif de ce programme est de préparer et d'inspirer les hommes à relever les défis de la vie quotidienne, au travail comme à la maison, et de les faire rapprocher de leur foi et leurs familles. Pour de plus amples renseignements, visiter : www.fathersforgood.org

À PROPOS DE L'AUTEUR

Le docteur James H. Toner est professeur de relations internationales et d'éthique militaire au Département de leadership et d'éthique à l'école militaire de l'Armée de l'Air des États-Unis. En tant que diacre ordonné, il sert la communauté des militaires catholiques à l'annexe Gunter de la Base Maxwell de l'armée de l'air à Montgomery, Alabama.

La présente brochure se veut une introduction à la vie droite — la vie vraiment droite — et s'adresse aux catholiques. Jésus Christ est lui-même la Voie (Jean 14, 6) et le suivre entraîne qu'il faut adopter une manière de vivre afin de devenir les femmes et les hommes sages, solides, purs et bons que le Seigneur désire que nous devenions.

Le Seigneur tout-puissant, qui a fait de nous des créatures pensantes, nous destine à nous servir de notre intelligence pour en arriver à discerner la vie droite et les voies à emprunter pour adopter une vie de vertu. Cette brochure a pour objectif d'aider le lecteur catholique à acquérir une intelligence claire de la morale et de la vie vertueuse. C'est la voie qu'a empruntée le Christ, celle qui conduit au Royaume.

Une seule voie ou des voies multiples?

Il était une fois, dans un petit village d'une terre lointaine, les gens observaient une coutume vénérée. En effet, chaque année, à la date convenue, les gens se rassemblaient dans la grande place du village pour tenir une loterie. Mais, comme nous le constaterons bien, il ne s'agissait pas d'une loterie pour gagner de l'argent, mais bien un jeu de hasard pour la vie. Le gagnant du premier tirage se trouvait toujours une famille dont les membres participaient ensuite à un second tirage en vue de déterminer un unique membre gagnant. Une fois révélé le grand gagnant, tout le village prenait le « gagnant » d'assaut, quels que soient son âge, son sexe ou son état de santé, et le lapidait à mort. Il fallait procéder ainsi, vous comprenez, car autrement, les récoltes, cette année-là, auraient pu être mauvaises.¹

On se justifiait de lapider cette personne à mort, en prétendant que la culture le voulait ainsi, sous prétexte que chaque société a le droit de déterminer ses propres normes de bien et de mal, d'honneur et de honte, de vertu et de vice, ce qui s'entend par relativisme culturel. Car on sait que, sous la bannière du relativisme culturel, toute décision morale est mesurée d'après le temps et l'espace, et que, au chapitre des valeurs et des vertus, il n'existe aucune valeur transcendante

ou absolue. Étant donné qu'il n'existe aucune norme qui permet de mesurer le bien ou le mal des actes, il s'ensuit que seules les coutumes adoptées par ladite société en constituent la norme. Ainsi, dans ce petit village, où chaque année, quelqu'un est lapidé à mort, il faut admettre que cette pratique est acceptable. Car qui sommes-nous pour pouvoir juger? Évidemment, lapider quelqu'un à mort pour obtenir de bonnes récoltes n'a rien à voir avec la météo scientifique. Mais puisque nous admettons que certaines cultures n'ont aucune connaissance scientifique, ne pourrions-nous pas conclure que certaines d'entre elles sont également sans « connaissance morale »? Ou malgré les faits accablants, serions-nous, ce faisant, coupables de « jugements catégoriques » ou « intolérants »?

L'auteur britannique, G.K. Chesterton (1874–1936) notait une fois que la tolérance est la vertu des gens qui ne croient en rien. C'est pourquoi ils ne s'approprient aucune norme pour porter un jugement, d'où ils peuvent être « tolérants sans borne ». Au sein de toute société ou de toute culture, la majorité peut, de fait, se tromper. Comme le faisait remarquer Mgr Fulton J. Sheen (1895 – 1979), lors du premier sondage d'opinion publique, la majorité a choisi Barabbas contre Jésus (Mathieu 27, 20, Luc 23, 18). Comme le commentait Mgr Sheen: « La vérité reste la vérité même si personne n'a raison, et l'erreur reste l'erreur, même si tout le monde a tort. »²

Les normes morales: avis de la majorité ou vérité objective?

La vérité ou l'erreur d'un acte ne dépend pas du nombre de gens qui le jugent. Par exemple, si, dans un cours de mathématiques à l'école secondaire, la plupart des élèves estiment que $7 \times 7 = 55$, leur consensus erroné ne changerait pas le principe mathématique en question. Les actes populaires ou même les lois établies par les assemblées législatives ne sont pas nécessairement moraux ou éthiques. Même si « tout le monde » de notre petit village participait à la lapidation, le

meurtre commis demeurerait un acte immoral, mauvais.

Nous, catholiques, avons une norme selon laquelle nous jugeons, non seulement les actes et les lois, mais aussi des sociétés entières. Cette norme s'appelle Jésus Christ, le même hier, aujourd'hui et à jamais (Hébreux 13, 8). Nous croyons que Jésus Christ, Verbe de Dieu Incarné, est entré dans l'histoire humaine et est devenu l'unique norme éternelle selon laquelle se jugent le bien et le mal. L'Écriture sainte nous apprend clairement que nous n'avons pas à juger les actes, les lois et les cultures uniquement d'après les normes humaines (Mathieu 16, 23, Jean 12, 43), mais que nous devons plutôt juger d'après les normes données par Dieu (Mathieu 15, 8-9), Marc 7. 6-8, Jean 7, 24, Actes 5, 38-39). Comme l'écrit le pape Jean-Paul II, dans son encyclique *La Splendeur de la vérité*, « la Révélation enseigne que le pouvoir de décider du bien et du mal n'appartient pas à l'homme, mais à Dieu seul. »³

Nous vivons à une époque où de nombreuses personnes nous affirment qu'il n'existe pas de choses telles que la vérité — mais que, en son lieu, seul importe « le goût » (2 Timothée 3, 2-7). Vous aimez la crème glacée au chocolat, lui, aux fraises, elle à la vanille. De même, un tel pense que l'avortement est moral, tandis qu'une telle estime que c'est immoral. N'est-ce pas que, au fond, il s'agit tout simplement d'une affaire de jugement personnel, d'évaluation individuelle, d'une affaire de « goût »? Qui nous guidera vers « la vérité »?

Catholiques, nous répondons à cette question en disant que Jésus est la voie, la vérité et la vie (Jean 14, 6). Dans l'Écriture sainte se trouvent trois questions sublimes: celle de Pilate (Jean 18, 38), celle de Pierre (Jean 6, 68), celle du Christ. À travers les âges, les humains ont cherché la vérité. La question cynique de Pilate: « Qu'est-ce que la vérité? » — adressée à celui qui est la Vérité incarnée — est posée de nouveau au sein de nombreuses sociétés à travers la planète, car tous et toutes, nous devons nous trouver un but, une signification, une destinée. La Vérité existe-t-elle (une Vérité unique avec un « V » majuscule), ou n'existe-t-il que des « vérités » fragmentaires,

personnelles? Les chrétiens connaissent la réponse à cette question vitale (Jean 10, 30, 1 Jean 5, 6).

Les croyants connaissent également la réponse à la question de saint Pierre, « Seigneur, à qui irions-nous? » Où d'autre irions-nous pour obtenir signification et but dans nos vies, si ce n'est au Christ seul? Exploitions-nous nos penchants pour l'argent, le pouvoir, la sexualité débridée, l'alcool, les stupéfiants ou la gourmandise? Nous savons bien que Jésus est la Voie, la Vérité et la Vie (Jean 14, 6), et que son Église en est la détentrice des clefs (Mathieu 16, 19), le foyer des sacrements (cf. Jean 6, 22-59, 20, 23), ainsi que « le pilier et le soutien de la vérité » (1 Timothée 3, 15). Il nous revient à nous de répondre à la question obsédante soumise à Pierre par Jésus, et à nous: « Et vous, que dites-vous? Pour vous, qui suis-je? » (Mathieu 16, 15; Marc 8,29; Luc 9, 20). En formulant la réponse à cette question, nous pouvons nous engager à agir à la lumière (1 Jean 3, 18) et ainsi devenir vraiment libres.

Suivre la voie de la vérité

Notre réponse à la question du Seigneur nous prescrit -- devrait nous prescrire -- la réponse aux défis posés en matière de morale. Si le Christ est mon Seigneur et mon Dieu (Jean 20, 28), alors je dois accepter sa Parole comme mon *modus vivendi*. En suivant la Tradition sacrée, j'arriverai à me trouver des repères moraux et reconnaître la parole droite à prononcer ou l'action droite à faire. Cette Tradition sacrée est l'ensemble « des enseignements et des pratiques légués, soit par écrit soit par oral, indépendamment de l'Écriture sainte mais en rapport avec celle-ci. La tradition est divisée en deux domaines: (1) l'Écriture, les doctrines essentielles de l'Église, les écrits et les enseignements majeurs des Pères, la vie culturelle de l'Église et la foi vivante et vécue de l'Église entière à travers les siècles; (2) les coutumes, institutions, pratiques qui expriment la foi chrétienne.»⁴

La réponse à la distorsion morale de notre relativisme culturel se trouve exprimée avec force par le pape Jean-Paul II

dans son encyclique, *La Splendeur de la vérité*: « S'il n'existe pas de vérité transcendante, par l'obéissance à laquelle l'homme acquiert sa pleine identité, dans ces conditions, il n'existe aucun principe sûr pour garantir des rapports justes entre les hommes. Leurs intérêts de classe, de groupe ou de nation les opposent inévitablement les uns aux autres. »⁵

Cette vérité transcendante peut sembler compliquée, et réservée aux évêques et aux intellectuels, mais la Vérité demeure, pour nous tous et toutes, un phare dans la nuit. C'est un aspect de la question que le révérend Martin Luther King aborde en 1963, dans son émouvante Lettre de la geôle de Birmingham. M. King était en prison pour avoir mené une manifestation non violente contre la discrimination raciale. Il adresse la lettre à d'autres pasteurs afin d'expliquer pourquoi il a choisi la voie qu'il suit, en distinguant la différence entre les lois justes et injustes. « Une loi juste consiste en un code conçu par les hommes qui est conforme avec la loi morale ou la loi divine. Une loi injuste consiste en un code qui n'est pas en harmonie avec la loi morale. Ayant recours aux termes de saint Thomas d'Aquin, on peut affirmer qu'une loi injuste consiste en une loi humaine qui n'est pas enracinée dans la loi naturelle et éternelle. Toute loi qui élève la personne humaine est juste. Toute loi qui abaisse la personnalité de l'être humain est injuste. »

Peut-on douter que la lapidation à mort d'une personne innocente— quoi qu'en dise la culture ambiante— soit clairement et ouvertement immorale? Les catholiques doivent toujours maintenir que, malgré notre vocation d'être d'obéissants et fidèles citoyens (Romains 13, 1-7, Tite 3, 1, 1 Pierre 2, 13-14), nous devons toujours mettre de l'avant la fidélité au Christ, et où se présente un conflit quelconque « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5, 29).

La vérité et la foule

Poursuivant notre route, examinons deux autres situations qui représentent une moralité de groupe à l'encontre de

la voie du Christ.

Imaginons une classe de mathématiques dans une école intermédiaire où tricher est devenu la norme (sans doute la même classe que celle où les élèves ignoraient le produit de 7×7). Nous entendons déjà l'excuse: « Tout le monde le fait! » Et puis après? Si une certaine pratique devient acceptable ou populaire dans un cercle d'amis, est-ce raison suffisante pour accepter que cette pratique soit morale? Une telle suggestion équivaut au relativisme éthique, soit le concept selon lequel vérité et erreur sont interchangeable selon l'environnement. Si votre groupe agit ou pense de telle ou telle manière, est-ce nécessairement bien de le suivre? De monstrueux crimes ont été commis au nom du plaisir, de la frivolité, de l'amitié, de la solidarité. Tricher, que ce soit en trompant son époux ou son épouse, en préparant sa déclaration fiscale, ou en affaires, c'est mal. Toujours mal. Même si les gens ont appris à tricher (2 Pierre 2, 1-2) — peut-être en classe de mathématiques — ils peuvent toutefois, grâce à une formation morale et avec l'aide du Seigneur, apprendre à devenir honnêtes et droits. Quand les copains ou le groupe (ou même la classe de mathématiques) accablent la conscience des membres, ou quand un individu n'a plus d'espace pour ses convictions spirituelles, la vérité — et les gens — en subiront sûrement les conséquences.

Tricher en classe de maths peut sembler chose anodine, mais Jésus signale que « Celui qui est trompeur dans une petite affaire est trompeur aussi dans une grande » (Luc 16, 10-12). Examinons une situation qui a plus de poids.

Supposons que, la semaine prochaine, vous alliez subir une appendicectomie. Le chirurgien qui doit vous opérer est un alcoolique actif qui est sujet à des tremblements et il a gâché des interventions routinières récemment, mettant à risque la vie de plusieurs patients. Une des infirmières de la salle de chirurgie a même dit qu'elle songeait à dénoncer le chirurgien, s'il ne cesse pas de pratiquer et s'il n'a pas recours à de l'aide. Mais les collègues de l'infirmière lui ont laissé entendre qu'elle aurait tort d'agir ainsi, car ce serait « stooler » un col-

lègue professionnel, et qu'elle pourrait y risquer sa carrière. D'ailleurs, si le chirurgien commettait une erreur fatale, les survivants peuvent toujours actionner le médecin et l'hôpital, et personne ne pourrait blâmer l'infirmière. Pour l'infirmière, c'est donc juste, du moins d'après la « sagesse » populaire, de ne rien dire. Il est sûrement justifié qu'elle « ferme les yeux », puisque les autres médecins et les autres infirmières lui ont assuré que c'était bien. Bonne chance à vous le patient!

Que peut-on affirmer d'un tel cas? Il y a quelque quarante ans, l'auteur britannique, Harry Blamires écrivait: « En elle-même, la loyauté ne justifie pas qu'un agir est moral. La loyauté envers un homme honnête, un bon gouvernement, une cause légitime, c'est autre chose. Pourtant dans les cas qui nous intéressent... on se tient à l'écart du bien ». La loyauté envers les amis et les collègues professionnels ne doit pas s'exercer au prix de notre fidélité à la vérité. En effet, c'est peut-être là que se trouve le sens de l'admonition perplexe du Seigneur à un disciple en herbe qui désire obtenir un peu de temps pour enterrer son père avant de se mettre à la suite de Jésus. « Suis-moi, lui répond Jésus, et laisse les morts enterrer leurs morts » (Mathieu 8, 21-22). Ce n'est pas que nous devions laisser notre parenté sans sépulture, mais plutôt que notre engagement envers le Christ doive toujours occuper la première place (cf. Mathieu 19, 16-30). L'amitié, la fraternité et la solidarité sont toutes des choses importantes et, à leurs places, constituent un grand bien. Toutefois, au prix de l'honneur et de l'honnêteté, l'amitié coûte trop cher. Et si la loyauté envers les gens est exigée au prix de notre engagement envers le Christ et son Église, c'est une fausse loyauté (cf. 1 Jean 2, 15). Prendre notre pays pour dieu, c'est-à-dire d'accepter comme primordiaux ses désirs et ses ordres (comme en Jean 19, 15), ou ceux de notre culture ou de nos coutumes, ou encore ceux de nos patrons, de notre emploi, de nos amis, de nos biens et possessions, c'est commettre le péché d'idolâtrie, faute au c?ur de toute morale erronée. Le premier commandement (Exode 20, 3; cf. Hébreux 12, 29) est absolu – nous ne devons rendre un

culte à nulle autre personne et nulle autre chose, sauf au Seigneur Dieu. Voilà le centre de toute morale authentique.

Notre foi catholique nous affirme que, bien que celle-ci soit d'une importance vitale (Romains 10, 9-10; Galates 2, 16; Jean 14, 6; Actes 16, 31), il importe également que nous d'être fidèle à la foi par de bonnes œuvres (Romains 2, 6; Éphésiens 2, 8-10; Jacques 2, 18, 24; Jean 14, 12). Car la clé de la foi, ce sont les bonnes œuvres. Que devons-nous faire lorsque notre ville ou notre pays, notre patron, nos amis, ou même notre femme ou notre mari exige que nous commettions un geste que — peut-être à regret — nous reconnaissons comme mauvais?

Avoir recours aux termes justes

Bien que la première disposition à prendre puisse paraître bizarre, il nous incombe d'abord de donner aux choses leurs termes justes. Par exemple, faire le mal se dit « commettre le péché »; commettre des fautes sérieuses sciemment et délibérément c'est « commettre un péché mortel », péché qui nous met en danger de damnation éternelle en enfer (1 Jean 5, 16-17). Vue dans cette perspective, la « mauvaise action » que je commettrais pour me conformer à ma culture ou pour apaiser mes amis se révèle telle qu'elle est.

Voici un exemple pratique: avorter un enfant en gestation c'est tuer un être innocent (Exode 20, 13; Jérémie 1, 5). Comme l'affirme le pape Jean-Paul II, « L'acceptation de l'avortement dans les mentalités, dans les mœurs et dans la loi elle-même est un signe éloquent d'une crise très dangereuse du sens moral, qui devient toujours plus incapable de distinguer entre le bien et le mal, même lorsque le droit fondamental à la vie est en jeu. » Pourtant, nombreux sont ceux qui, dans la presse populaire, défendent l'assassinat des enfants en gestation au nom de la position « pro-choix »; ceux et celles qui s'opposent à l'avortement sont catalogués comme « antichoix ». La position « antichoix » se confond avec la position « pro-vie » ou pour le respect de la vie, cataloguant ceux qui sont en faveur de l'avortement des personnes « antivie », mais tel n'est

pas le terme qu'habituellement nous lisons ou entendons. Le deuxième commandement — « Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur, ton Dieu » va beaucoup plus loin que le fait de ne pas « jurer ». Il nous rappelle que le langage utilisé pour ce qui est sacré doit être de caractère sacré. Plus encore, ce qui est mal ne devrait pas être amoindri par des euphémismes ou par des propos superficiels ou idiots (Éphésiens 4, 28, 5, 4). Nous devons appeler les choses par leurs noms véritables si nous voulons en avoir des idées claires.

Le philosophe Tom Morris écrivait que plusieurs termes qu'on utilisait pour nommer ce qu'il appelle des biens d'autrefois ont été tordus et galvaudés et appliqués à des contrefaçons récentes. Ainsi se confondent sagesse et astuce, dignité et prestige, vérité et opportunisme, beauté et titillation, bonté et gentillesse, caractère et personnalité, réputation et renommée, respect et crainte. Est-il donc surprenant que ceux qui favorisent l'avortement n'aient pas la réputation d'être des gens « anti-vie » ou « pro-avortement » emballés, mais plutôt des gens prochoix et progressistes? Pourtant, les gens qui s'opposent à ce que, dans la définition du mariage, soient inclus les partenaires homosexuels (qu'ils soient deux, ou même des groupes de trois, de quatre ou davantage?) sont affublés du terme absurde « d'homophobes » plutôt que simplement des gens « pro-mariage » ou « pro-nature ». Les étiquettes sont trompeuses, en ce qu'ils font dévier notre avis sur un objet nommé en dissimulant sa véritable nature.

La conscience, sa nature et sa signification

Ce qui nous amène au terme de conscience, terme employé improprement et mal compris de nos jours. Si nous en considérons les racines, il signifie « avec connaissance » (con-scientia). Qui dit « conscience » ne dit pas simple sentiment, et encore moins préférence personnelle: la conscience constitue la capacité de connaître la différence entre le bien et le mal selon les circonstances que nous avons à vivre. Elle fonctionne grâce à des règles éprouvées et le raisonnement.

« La conscience, écrivit un jour Mgr Sheen, ne peut nous provenir des règles de la société, autrement elle ne nous ferait jamais de reproches quand la société nous approuve, ni ne nous consolerait quand la société nous condamne. » Selon le Catéchisme de l'Église catholique, « Quand il écoute la conscience morale, l'homme prudent peut entendre le Seigneur Dieu lui parler. »¹¹

Mais qu'en est-il de l'homme imprudent, de l'homme qui décide qu'il n'est pas nécessaire de former sa conscience par l'étude de la vérité de Dieu et en ayant recours à son intelligence? Car, après tout, il existe une école populaire (et fausse!) qui prône la « morale de situation ». Au lieu de se demander, comme doivent le faire les catholiques, quelle est la volonté de Dieu dans tel ou tel cas, l'adepte de la morale de situation se demande uniquement, « Que me commandent de faire les circonstances ici et maintenant? » La dépendance que se doit le catholique envers Dieu se transforme en un haussement d'épaules désespéré alors qu'il se dit: « Tout dépend. » Tout dépend de quoi? Tout dépend des circonstances actuelles ou de l'entourage, ou des avantages que je peux en tirer, ou de mes convoitises et mes désirs (cf. 2 Corinthiens 10, 12). Dans leur « sagesse » (cf. 1 Corinthien 1,25; 3, 19), les adeptes de la morale de situation ne se livrent à des engagements envers aucun absolu, puisque les circonstances peuvent être modifiées. L'attraction qu'on peut avoir pour sa femme ou son mari peut s'atténuer, alors pourquoi se faire « coincer » dans un mariage? Pourquoi considérer qu'un vœu est permanent? Toujours d'après les adeptes de la morale de situation, le dévouement c'est histoire du passé et d'ailleurs, remarquablement inopportun.

Suivant la morale de situation on tient beaucoup compte de son propre confort, de l'estime de soi et les plaisirs individuels (cf. Isaïe. Une chanson émouvante de 1969 interprétée par Roy Clark contenait des paroles sur ce ton: « Jadis, quand j'étais jeune, le goût de la vie était doux comme la pluie sur ma langue. Tant de chants joyeux n'attendaient qu'à être chantées,

tant de plaisirs inexplorés m'étaient réservés, et tant de douleurs que mes yeux éblouis se refusaient à voir. Je courais si vite que le temps et ma jeunesse se sont épuisés. Jamais je ne me suis arrêté pour chercher le sens de la vie. Et chaque conversation dont je me souviens n'était centrée que sur moi et sur absolument rien autre. » Frank Sinatra, pour sa part, a rendu populaire une chanson qui n'exaltait que son propre moi comme norme morale supérieure: « *I did it my way!* » (Je n'ai agi qu'à ma manière!). Au contraire, les catholiques sont appelés à vivre leur vie « à la manière de Dieu ». Il ne s'agit pas simplement d'un tas de règlements. C'est la voie à suivre pour être vraiment et profondément heureux. C'est la voie à suivre pour s'épanouir selon notre nature et le dessein de Dieu. La voie de Dieu, c'est la voie ouverte sur la vie.

Accomplir la volonté de Dieu

Il n'existe aucune circonstance qui nous relève de notre obligation de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu. Et nous ne voudrions pas que ce soit autrement, car nous savons que c'est en Dieu seul « qu'il nous est donné de vivre, de nous mouvoir, d'exister » (cf. Actes 17, 28; Romains 9, 16). Lorsque nous formons bien notre conscience — notre intelligence morale — avec sagesse en absorbant et en appliquant la vérité de la foi, c'est-à-dire la vérité du Christ, alors nous devenons vraiment libres (cf. Jean 8, 32).

La liberté authentique ne consiste pas à faire tout ce qu'il nous plaît, c'est plutôt la liberté d'être ce que nous sommes vraiment, c'est-à-dire réaliser le projet et l'intention de Dieu sur nous (cf. Romains 12, 2). En anglais, il existe un beau chant catholique — Hymn of Our Fathers (Foi de nos Pères) — qui nous rappelle que « Même enchaînés dans d'obscurs cachots, nos Pères, dans leurs cœurs et consciences, vivaient libres. Et vraiment béni serait notre sort, si, libres comme eux, pour toi nous mourions. » Remarquons que la sensibilité catholique se trouve complètement à l'opposé de la morale de situation et l'attention à son propre confort, car, au cœur même de notre

vie de foi, se trouve un engagement envers la vérité. Dieu et la raison nous assurent que, en tant que créatures et peuple de l'Alliance (cf. Mathieu 26, 26-29; Marc 14, 22-25; Luc 22, 14-20; 1 Corinthiens 11, 12-26), notre liberté authentique provient du fait de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu. C'est pourquoi le Christ, qui est l'expression et la réalisation parfaites de la volonté de Dieu le Père, nous invite sans cesse: « Suis-moi » (cf. Mathieu 4, 19, 8, 22, 16, 24, 19, 21; Marc 2, 14, 8, 34, 10, 21; Luc 5, 27, 9, 59, 18, 22; Jean 12, 26, 21, 29).

C'est ainsi que saint Augustin (354-431) écrivait avec ardeur:

Dieu éternel, toi qui es lumière des esprits qui te connaissent, joie des cœurs qui t'aiment et force des volontés qui te servent, accorde-nous de te connaître, pour que nous puissions t'aimer vraiment, et que, t'aimant ainsi, nous puissions te servir pleinement, car c'est en ton service que se trouve la liberté parfaite, par Jésus Christ notre Seigneur.

Les vertus ou la bonté introduite de l'intérieur

Le Seigneur Dieu ne s'intéresse pas seulement à ce que nous nous en tenions à obéir à ses lois. Il s'intéresse encore davantage à ce que nous réussissions à garder ses commandements et à résister à l'envie d'enfreindre les lois innées de notre nature humaine. Le Seigneur Dieu désire que nous devenions des femmes et des hommes forts et épanouis, selon son dessein et les dons de sa grâce. Suivant sa propre puissance, le Seigneur Dieu a non seulement l'intention de nous conduire à accomplir le bien et éviter le mal, mais encore à devenir le genre de personnes remplies de bonté — qui font le bien avec facilité, promptitude et joie. Il désire que nous reconnaissons jusqu'où est bonne la Bonté, et que nous soyons le genre de créatures qui se réjouissent et exultent dans le Bien. Car le Bien, en fin de compte, n'est nul autre que Dieu lui-même.

En bouquinant dans les librairies de nos jours, nous trouvons toutes sortes de volumes sur la vertu. De nom, du moins, la vertu est à la mode. D'une tablette à l'autre, depuis la

« Religion » aux « Affaires », aux « Livres de croissance personnelle », on retrouve un certain nombre de volumes qui traitent des vertus nécessaires pour devenir meilleur homme d'affaires, investisseur, entraîneur sportif, voyageur ou amant. Toutefois, bien comprise, la vertu n'a rien à voir avec la vente de produits ou le nombre de victoires sportives. Les vertus consistent plutôt à « Les vertus humaines sont des attitudes fermes, des dispositions stables, des perfections habituelles de l'intelligence et de la volonté qui règlent nos actes, ordonnent nos passions et guident notre conduite selon la raison et la foi. Elles procurent facilité, maîtrise et joie pour mener une vie moralement bonne. L'homme vertueux, c'est celui qui, librement, pratique le bien. »¹²

Outre les trois « vertus théologiques », la Foi, l'Espérance et la Charité (cf. 1 Corinthiens 13, 13), ces dons accordés directement par le Seigneur Dieu pour que nous puissions le connaître et l'aimer de manière surnaturelle (de manière qui dépasse notre pouvoir naturel), les catholiques — et la tradition religieuse occidentale en général — notent également quatre vertus morales ou « cardinales » : la prudence, la justice, la force et la tempérance. Celles-ci se nomment « cardinales » parce qu'elles servent de charnières à l'ensemble de la vie morale. (Dans ce contexte, le terme « cardinal » fait allusion au dérivé latin pour « charnière ».) Ces quatre vertus cardinales — prudence, justice, force et tempérance — avaient fait l'objet d'une étude par les anciens philosophes, tel Aristote, et sont mentionnées dans la Bible comme résultats de l'intimité avec la Sagesse divine (cf. Sagesse 8, 7). Le théologien du Moyen-Âge, saint Thomas d'Aquin (1225-1274), nous a laissé dans ses écrits une étude jamais égalée depuis des vertus, et rassembla un certain nombre d'enchaînements tirés de la tradition pour démontrer comment les vertus sont reliées entre elles et comment elles réalisent la raison droite et la loi de la nature humaine (la loi naturelle).

Dans l'Écriture sainte, le Seigneur Dieu nous incite à « faire les efforts voulus pour unir à votre foi la vertu, à la vertu

la connaissance de Dieu, à la connaissance de Dieu la maîtrise de vous-mêmes, à la maîtrise de vous-mêmes la persévérance, à la persévérance la piété, à la piété la fraternité, à la fraternité l'amour. Si vous avez tout cela en abondance, vous ne vous trouverez pas inefficaces ni impuissants pour connaître vraiment Notre Seigneur Jésus Christ. » L'Écriture nous assure ensuite que, sans les vertus, nous aurons à faire face à certaines difficultés sérieuses: « Mais celui qui en est dépourvu a la vue si courte qu'il en est aveugle. » (2 Pierre 1, 5-9).

La Prudence, vertu de sagesse

« Garde ton cœur en toute vigilance car de lui dépendent les limites de la vie. Proscris loin de toi le langage pervers, éloigne ce toi la médisance. » (Proverbes 4, 23-24).

« La crainte du Seigneur, nous dit l'Écriture, est le commencement de la Sagesse » (Proverbes 9, 10; cf. Sirach 1, 14). Mais il y a davantage: « Fie-toi au Seigneur de tout ton cœur et ne t'appuie pas sur ton intelligence. Dans toute ta conduite sache le reconnaître et lui dirigera tes démarches » (Proverbes 3, 5-6). La Sagesse est l'intelligence selon laquelle, ultimement, on découvre que l'Ultime existe. Une fois que nous avons compris que Dieu existe (cf. Psaume 53, 2), et qu'il nous a donné son Fils (Jean 3, 16), et que le Fils, sacrifié, est l'unique médiateur entre Dieu et l'humain (1 Timothée 2, 5), nous avons découvert la vérité fondamentale de notre foi catholique. Nous avons été rachetés à grand prix (1 Corinthiens 7, 23), au prix de la passion et de la mort du Christ. De fait, nous ne nous appartenons plus, nous appartenons au Christ (1 Corinthiens 6, 19-20). Cette intelligence du mystère constitue la sagesse profonde de l'Église.

Une fois acquis que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons viennent de Dieu, alors devrions-nous pouvoir appliquer ces connaissances aux réalités quotidiennes. La vertu cardinale de prudence « dispose la raison pratique à discerner en toute circonstance notre véritable bien et à choisir les justes moyens de l'accomplir. » Grâce à la prudence, nous

percevons le bien et le droit chemin pour y parvenir.

La prudence, que nous pourrions appeler sagesse, n'a rien à voir avec des attitudes d'économie de bouts de chandelle, de lâcheté, de ruse ou d'astuce. Au contraire, la véritable prudence consiste à percevoir ce qui est temporel et temporaire dans une perspective infinie et éternelle. Aux yeux des catholiques, la prudence laisse voir le quotidien et les gestes ordinaires avec les yeux du Seigneur Dieu — à lumière de l'éternité. « Quoi que tu fasses, avertit le Siracide, souviens-toi de ta fin, et jamais tu ne pécheras. » (Siracide 7, 36; cf. 28, 6). Une des raisons pour laquelle l'Église nous propose des sacramentaux, tels que les médailles et les crucifix, c'est pour nous aider, grâce à de tels objets concrets présents dans nos vies, à nous rappeler le Christ. Ainsi pouvons-nous, de façon pratique et concrète, « être enracinés et fondés sur le Christ », et nous éviterons d'être leurrés par « ceux qui veulent faire de vous leur proie par leur philosophie trompeuse et vide fondée sur la tradition des hommes, sur les forces qui régissent le monde, et non pas sur le Christ » (Colossiens 2, 7-8; cf. Éphésiens 4, 14).

Trop souvent nous sommes convaincus que les réponses provenant du monde sont sages quand, de fait, ce que le monde nous conseille n'est que pour attirer notre orgueil et notre convoitise. « Car la folie de Dieu est plus sage que l'homme, et la faiblesse de Dieu est plus forte que l'homme. » (1 Corinthiens 1, 25).

La justice, vertu de la vérité

« Ce que tu n'aimes pas, ne le fais à personne » (Tobit 4, 15; cf. Mathieu 7, 12).

Nous vivons à une époque qui nous laisse croire que l'euthanasie est geste de miséricorde, que le suicide est médecine créative et que l'avortement est liberté de choix, mais en réalité ces trois gestes sont des formes de meurtre.

Nous vivons à une époque qui nous laisse croire que le mariage, comme institution, est passé de mode, que le divorce est non seulement fréquent mais souvent nécessaire; que l'op-

position au mariage homosexuel relève de la bigoterie et de l'intolérance. Pourtant, l'adultère et la sodomie sont toujours péchés. « Celui qui va de l'avant sans rester attaché à l'enseignement du Christ, celui-là se sépare de Dieu. Mais celui qui reste attaché à l'enseignement, celui-là trouve le Père et le Fils » (2 Jean 9).

Au cœur de tout péché se trouve l'orgueil, cet orgueil qui se fait l'arbitre du bien et du mal. Comme le pape Jean-Paul II l'écrit dans sa puissante encyclique, *La Splendeur de la vérité*, « l'homme commence son histoire de pécheur lorsqu'il ne reconnaît plus le Seigneur comme son Créateur, et lorsqu'il veut décider par lui-même ce qui est bien et ce qui est mal, dans une indépendance totale. » Lorsque nous nous gonflons d'orgueil, nous chassons le Seigneur Dieu. « Vous savez bien que l'amour pour les choses du monde est hostilité contre Dieu; donc celui qui veut aimer les choses du monde se pose en ennemi de Dieu » (Jacques 4, 4). Chose certaine, c'est que saint Paul reconnaît une telle réalité lorsqu'il écrit: « cette connaissance nous gonfle d'orgueil, tandis que l'amour fait œuvre constructive » (1 Corinthiens 8, 1). Malheureusement, la marque de l'homme moderne repose sur sa conviction, non pas que Dieu n'existe pas (car l'homme moderne aborde rarement cette question), mais que Dieu, qu'il existe ou non, n'a aucune importance. Pour les gens de notre époque, Dieu ne figure pas parmi les données sérieuses. Le Seigneur Dieu ne nous a pas abandonnés, mais c'est nous qui avons abandonné le Seigneur Dieu.

Nous ne pouvons être justes ou honnêtes en affaires, en politique ou dans nos vies personnelles, à moins d'être des enfants de lumière (cf. Jean 12, 36; 1 Jean 1, 5-6) — c'est-à-dire à moins connaître la vérité et « d'en vivre ». Ce qui a l'apparence d'une philosophie alambiquée est en réalité fort simple: nous agissons tels que nous sommes et nous sommes tels que nous agissons. Quiconque, par habitude, ment devient un menteur; quiconque, par habitude, vole ou triche devient un voleur et un tricheur. Ce qui sous-tend le mensonge, la

tricherie et le vol c'est la notion coupable selon laquelle la personne malhonnête a le « droit » d'agir de façon malhonnête, et que, pour une raison quelconque, les règles et les normes ne s'appliquent pas dans son cas, et qu'elle est exemptée d'observer la loi. Le même type de notion s'applique aux hommes politiques qui respectent, non pas la loi naturelle et éternelle (Psaume 146, 3-4; Siracide 10, 3), mais les caprices et les désirs des gens dont les besoins et les propensions sont devenus les dieux. Nous savons, comme l'a dit un jour le président Abraham Lincoln, en citant un de ses passages préférés de l'Écriture, tout royaume divisé contre lui-même ne peut longtemps subsister (cf. Luc 11, 17). De même, toute société aux prises avec un reniement moral ne peut subsister. Lorsqu'une société devient une structure de péché, elle finira par s'effondrer et se désintégrer. Nous savons qui est la Vérité (Jean 14, 6), et nous savons que la vérité nous rendra libres (Jean 8, 32), pourvu que nous acceptions la Vérité et que nous en fassions le centre de notre vie. La justice est la vertu qui permet au Seigneur Dieu d'être vraiment le Seigneur Dieu, et qui traite toutes choses avec droiture et en fidélité à la Vérité. « La justice est la vertu morale qui consiste dans la constante et ferme volonté de donner à Dieu et au prochain ce qui leur est dû »¹⁶

À notre époque, il n'arrive que rarement d'entendre quelqu'un renier ouvertement le Seigneur Dieu. Nous faisons appel à son nom dans les rencontres politiques, les congrès d'affaires et avant les repas. Et puis, nous faisons fi de ses commandements, sa justice, sa vérité — parce que ces réalités ne sont ni populaires, ni monnayables et nous embarrassent personnellement (cf. Marc 8, 38). Mais alors nous nous penchons sur ce texte de l'Écriture: « Aussi, puisque tu es tiède — ni froid ni brûlant — je vais te vomir » (Apocalypse 3, 16), et nous nous préoccupons, du moins temporairement, du fait que « le Seigneur Dieu ne se laissera pas narguer » (Galates 6, 7) et notre aveu d'aimer Dieu doit trouver son équivalent dans l'accomplissement de la volonté de Dieu: « Celui qui dit: "Je le

connais", et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur: la vérité n'est pas en lui » (1 Jean 2, 4).

La force, vertu de courage

« Je meurs bon serviteur du roi, mais de Dieu d'abord. » (Dernières paroles attribuées à saint Thomas More, décapité pour avoir refusé de reconnaître le roi anglais Henri VIII comme primat de l'Église.)

Souvent, de nos jours, en ce qui concerne le courage, nous en sommes réduits aux images hollywoodiennes. Pourtant l'héroïsme véritable — le fait de risquer et d'endurer des souffrances et même la mort au nom du Bien — semble de plus en plus méconnu. [Les assauts perpétrés contre les États-Unis en 2001 nous ont révélé, malgré les tragédies vécues, de nouveaux exemples d'héroïsme dont, espérons-le dans la prière, nous pourrions redécouvrir la noblesse de cette vertu.]

Outre ces exemples humains, nous retrouvons — à condition de s'en souvenir — le suprême exemple de courage vécu par le Christ. Bien que sa mort fût effrayante, d'autres que lui, au cours de l'histoire, ont connu une mort aussi terrible que la sienne. Nous savons que, « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean 15, 13). Toutefois, une seule personne, au cours de l'histoire, a donné sa vie pour que tous soient libérés du fardeau du péché. La passion du Christ — son agonie dans le jardin, sa flagellation au pilier, la couronne d'épines, les moqueries qu'il a dû subir, le portement de la croix et la crucifixion elle-même — fut endurée par amour éternel même pour ceux qui l'ont torturé et assassiné. L'amour éternel du Christ s'est manifesté par le courage de vivre, de mourir et de ressusciter de morts, pour que nous, tous et toutes, nous puissions, en lui, avoir la vie éternelle. Également, sa sainte Mère manifesta un courage au-delà de notre intelligence, alors qu'elle regarda son divin Fils souffrir et mourir pour les gens qui l'avaient ridiculisé et torturé. Comme le note si bien le pape Jean-Paul II, dans cette situation, « est un signe lumineux et un exemple attirant de vie morale. »

Combien de fois n'avons-nous pas eu l'occasion de parler en son nom, mais que nous avons refusé de le faire, soit par embarras, soit par manque de courage? Combien de fois n'avons-nous pas eu l'occasion de le servir lui, et ses pauvres, mais que nous avons refusé de le faire (cf. Mathieu 25, 40), parce que c'était importun?

Certains de nos surs et frères chrétiens souffrent dans leurs corps et meurent pour Notre Seigneur, alors que j'écris ces lignes et que vous en faites la lecture. Tel ne sera pas le sort de la plupart d'entre nous, qui mourrons dans nos lits, sous le soin d'un personnel de la santé, et peut-être en compagnie de membres de nos failles. Durant notre vie, nous jouissons de comforts inimaginables pour des millions de personnes dans le monde. Pourtant, nous manquons souvent de courage quand il s'agit d'énoncer la vérité en son Nom aux personnes qui en ont besoin (l'une des œuvres de miséricorde spirituelles consiste à « réprimander le pécheur »; cf. Siracide 12, 3-4 et à accomplir les béatitudes (Mathieu 5, 1-12). La force « est la vertu morale qui assure dans les difficultés la fermeté et la constance dans la poursuite du bien. Elle affermit la résolution de résister aux tentations et de surmonter les obstacles dans la vie morale. (...) Elle dispose à aller jusqu'au renoncement et au sacrifice de sa vie pour défendre une juste cause. »¹⁸

La tempérance, vertu de liberté

« Guide-moi au chemin de tes commandements, car j'ai là mon plaisir. Infléchis mon cœur vers ton témoignage et non point vers le gain. Garde-moi des images de rien, vivifie-moi par ta parole » (Psaume 119, 35-37).

Mon père me dit un jour que les péchés d'un certain nombre de personnes sont manifestes aux yeux des autres (c'est vrai pour les gourmands, qui prennent de l'embonpoint), pourtant les péchés d'un grand nombre parmi nous ne se voient pas facilement. Il signifiait par ses remarques que nous ne devrions pas trop facilement juger les autres qui souffrent de certains handicaps physiques que nous avons tendance, sou-

vent à tort, à attribuer à leur manque de modération dans la nourriture, la boisson et autres causes semblables.

Nous savons que le Seigneur Dieu n'a créé que de bonnes choses; c'est l'abus que nous en faisons qui constitue le péché. Nourriture, boisson, stupéfiants, sexe, sommeil et biens matériels sont de bonnes choses en elles-mêmes, et nous pouvons en disposer de manière à plaire au Seigneur Dieu et pour notre bien. Malheureusement, par suite de faiblesses, de confusion et de mauvaises habitudes, ainsi qu'à cause de notre arrogance, nous pourchassons souvent des biens matériels (que l'on songe à l'argent, par exemple) de manière à ce qu'ils nous nuisent plutôt qu'ils nous aident.

L'Écriture nous prévient que ceux qui, par arrogance, abusent de bonnes choses de ce monde commettent un acte d'idolâtrie: « Ils vont tous à leur perte. Leur dieu, c'est leur ventre, et ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte; ils ne tendent que vers les choses de la terre. Mais nous, nous sommes citoyens des cieux » (Philippiens 3, 19-20). Il en va de même concernant de bonnes choses telles que le sommeil et le repos, dont nous avons besoin — et qui font l'objet du Sabbah! Trop peu de sommeil et de repos et vous avez peut-être tendance à devenir un « bourreau de travail »; trop de sommeil et de repos et vous risquer de succomber au vice de la paresse. Nous savons que l'exercice physique est désirable. Trop peu d'exercice vous mènera à souffrir d'un excès de poids, trop d'exercice par contre, et vous vous égarerez facilement dans la vanité et l'orgueil. (Certaines personnes qui font de l'exercice physique pendant des heures chaque jour auraient peut-être également avantage à consacrer un peu de ce temps à « s'exercer l'âme » en récitant le chapelet, lisant des passages de l'Écriture sainte ou s'adonnant à d'autres exercices spirituels.) La télévision et autres divertissements électroniques peuvent également s'avérer sains et vraiment profitables, à condition d'en faire un usage modéré. Par contre, des visites à la bibliothèque afin de découvrir certaines vérités, notamment la vérité sur Dieu, sont encore plus à recommander.

Il existe une forme de tempérance qu'on mentionne rarement quand il s'agit de cette vertu. Tous et toutes, nous avons à pratiquer la tempérance de la parole. « Vois, entoure d'épines ta propriété, serre ton argent et ton or. Dans ton langage use de balances et de poids, à ta bouche mets porte et verrou » (Siracide 28, 24-25; 5, 15; 6-5). « Une aimable réponse apaise la fureur, une parole blessante fait monter la colère » (Proverbes 15, 1; cf. 17, 14). On se souviendra du commentaire pertinent du Nouveau Testament: « La langue, aucun homme n'est arrivé à la dompter, vraie peste, toujours en mouvement, remplie d'un venin mortel. Elle nous sert à bénir le Seigneur notre Père, elle nous sert aussi à maudire les hommes, eux qui ont été créés à l'image de Dieu » (Jacques 3, 8-9). Une séance de cinéma de nos jours nous rappelle péniblement la prescription de l'Écriture à l'effet qu'« Aucune parole mauvaise ne doit sortir de votre bouche; mais, s'il en est besoin, dites une parole bonne et constructive, bienveillante pour ceux qui vous écoutent » (Éphésiens 4, 29; cf. Colossiens 3, 8). Certes, il est mal de céder à la tendance et la tentation d'avoir recours à la puissance du discours pour « se venger », et aussi au faux témoignage (Exode 20, 16) et aussi au langage grossier.

La tempérance « est la vertu morale qui modère l'attrait des plaisirs et procure l'équilibre dans l'usage des biens créés. Elle assure la maîtrise de la volonté sur les instincts et maintient les désirs dans les limites de l'honnêteté. » Cette vertu qui, dans la pratique exige l'humilité, est décrite dans l'Écriture sainte, dans le passage où nous lisons que ceux qui sont au Christ Jésus « ont crucifié en eux la chair, avec ses passions et ses tendances égoïstes ». Et, s'opposant aux nombreuses faiblesses de la chair, « voici ce que produit l'Esprit: amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi » (Galates 5, 18-24).

La belle vie : comment croître en vertu

Nous savons que tous, nous sommes pécheurs (Romains 3, 23) et que, par conséquent, nous n'arrivons pas à vivre par-

faitement une vie vertueuse. Toutefois, comme Notre Seigneur nous l'a affirmé (Mathieu 5, 48), nous nous savons appelés à nous former pleinement à ces vertus. Les anciens philosophes nous ont appris que si nous désirons devenir braves, il nous faut poser de gestes de bravoure; si nous désirons être justes, il nous faut poser des gestes de justice. Car nous devenons tels que nous vivons régulièrement. En transmettant l'Évangile de Jésus Christ, les Apôtres et leurs successeurs ont ajouté que, pour vaincre le péché, il faut devenir comme le Seigneur et pour ce, il nous faut l'action transformative de sa grâce. De plus, il nous faut une certaine base d'instruction et d'études pour éclairer nos esprits — il est plus facile d'aimer et de faire le bien lorsque nous avons une intelligence plus éclairée de ce que signifient ces termes.

Nous savons que Notre Seigneur est parmi nous jusqu'à la fin des temps (Mathieu 28, 20), que lorsque nous demandons nous recevons (Mathieu 7, 7; Luc 11, 9; Jacques 1, 6-8; 4, 3), alors nous savons que nous ne sommes pas seuls et que la grâce nous est donnée si nous prions tel qu'il nous soit ordonné de le faire. L'Église du Christ nous prévient que pour nous former aux vertus cardinales, nous devons accomplir un certain nombre d'actions:

Participer régulièrement à l'Eucharistie

Recevoir la Sainte Communion et participer au sacrement du pardon régulièrement

Cultiver une habitude personnelle de prière (réciter le chapelet, lire des passages de l'Écriture, méditations quotidiennes, etc.)

Faire des lectures spirituelles sérieuses

S'adonner à des œuvres de charité

Prendre des décisions personnelles et professionnelles en tenant compte de la vie éternelle.

« Celui qui déclare demeurer en lui [le Christ] doit marcher lui-même dans la voie où lui a marché », lisons-nous en 1 Jean 2, 6. Le Christ n'est pas un modèle uniquement pour

les prêtres et les religieux et les religieuses; il n'est pas un modèle uniquement pour vos voisins ou pour les gens avec vous à l'église; il est un modèle pour vous (et pour moi).

Le monde, la chair et le démon — voilà nos adversaires. Par le biais d'un enseignement tronqué, ils nous sollicitent sans répit (cf. 2 Timothée 4, 3-4), au moyen de films pervertis, de politiques dépravées et d'opinions selon lesquelles si Dieu existe, il est sans pertinence, que l'Église est, au mieux, un organisme humain et que toutes les Églises sont toutes pareilles; que les enseignements de l'Église sont périmés, pleins de préjugés ou sans importance, que nous pouvons être notre propre dieu et agir à notre guise; qu'il n'y a pas de béatitudes ou de commandements excepté ceux que nous inventons nous-mêmes; que le seul amour qui compte se trouve dans l'image que nous percevons dans le miroir tous les matins; que les vertus cardinales sont ridicules, prétentieuses et insensées.

Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix.

Là où est la haine, que je mette l'amour.

Là où est la haine, que je mette l'amour.

Là où est la discorde, que je mette l'union.

Là où est l'erreur, que je mette la vérité.

Là où est le doute, que je mette la foi.

Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.

Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.

Là où est la tristesse, que je mette la joie.

Fais, Seigneur, que je ne cherche pas tant

d'être consolé, que de consoler,

d'être compris, que de comprendre,

Parce que, c'est en donnant que l'on reçoit,

en s'oubliant soi-même que l'on se trouve soi-même,

en pardonnant que l'on obtient le pardon,

en mourant que l'on ressuscite à l'éternelle vie.

La vie de bonté et de vertu est, en fin de compte, la vie de transformation dans le Christ. Comme l'explique le pape Jean-Paul II, la morale chrétienne, conçue dans la simplicité de

l'Évangile, consiste à « suivre le Christ, à s'abandonner à Lui, à se laisser transformer et renouveler par sa grâce et par sa miséricorde qui nous rejoignent dans la vie de communion de son Église.»²⁰

NOTES

- 1 D'après le conte original de S. Jackson, « *The Lottery* » (in *The Lottery; or, The Adventures of James Harris*, New York: Farrar, Straus, 1949)
- 2 Fulton J. Sheen, *Life of Christ* (New York: McGraw-Hill, 1958)
- 3 John Paul II, Lettre encyclique *Veritatis Splendor* (La Splendeur de la vérité, n° 35; cf. n° 32)
- 4 Our Sunday Visitor's Catholic Encyclopedia, p. 971. Notre traduction
- 5 Jean-Paul II, Lettre encyclique *Veritatis Splendor* n° 99
- 6 Cf. Le catéchisme de l'Église catholique, n° 1810
- 7 Harry Blamires, *The Christian Mind* (L'Esprit chrétien) - Notre traduction
- 8 Jean-Paul II, Lettre encyclique *Évangelium Vitae* (L'Évangile de la vie) n° 58
- 9 Tom Morris, *If Aristototele Ran General Motors: A New Path of Wisdom for the Life of Business and the Business of Life* (New York: Henry Holt, 1997), p. 207. Notre adaptation
- 10 Fulton J. Sheen, *Lift Up Your Heart* (New York: McGraw-Hill, 1950). Notre traduction
- 11 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1777
- 12 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1804
- 13 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1806
- 14 *Veritatis Splendor* (La Splendeur de la vérité) n° 102
- 15 Jean-Paul II, lettre encyclique *Evangelium Vitae* (L'Évangile de la vie) n° 59
- 16 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1807
- 17 *Veritatis Splendor* (La Splendeur de la vérité) n° 120
- 18 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1808
- 19 *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1809